Cw FRC 1105

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

JUSTIFIÉE

PAR UN ARISTOCRATE.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

JUSTIFIÉE

PAR UN ARISTOCRATE.

DEPUIS quelque temps, on murmure contre l'assemblée nationale; on se plaint amèrement de la marche qu'elle suit, des décrets qu'elle donne, & des scenes scandaleuses qui se passent au Manege. Habitans de Paris, vous avez tort de vous plaindre, ce n'est pas sa faute, c'est la votre.

Je suis ce que vous appellez un aristocrate, c'est-à-dire, un citoyen qui aime son roi, comme un François doit l'aimer,

& qui gémit de voir déchirer & bouleverser sa patrie. Vous jugez, d'après cela, que quand je justifie l'assemblée nationale, je ne dois pas être suspect.

Un ministre, que vous regardiez alors comme un grand homme, proposa, il y a dix-huit mois, une nouvelle maniere d'assembler les états généraux; vous applaudites à cette idée neuve, vous fûtes enchantés. Fort peu de vous étoient en état de juger des effets que devoit produire cette innovation, mais vous vous écriâtes tous qu'elle alloit sauver l'état.

La nouvelle forme de convocation remplit l'ordre du tiers d'avocats & de petits juges, & composa le clergé de curés.

Vous fûtes au comble de la joie, vous donnez aux premiers le titre des véritables représentans du peuple; vous appelliez les seconds de dignes pasteurs, les nobles & les évêques n'étoient plus que les ci-devant privilégiés.

Les véritables représentans & les dignes pasteurs voulurent abolir les ordres, & délibérer

en commun, vous fûtes en extaſe, c'étoit à vos yeux le ſeul moyen de régénérer la France; vous fîtes un tapage affreux au palais-royal; on crut que vous alliez vous ſoulever; on eut peur, & vous obtîntes ce que vous demandiez.

Vous admiriez les talens de M. le comte de Mirabeau; ce verbeux mandataire des Lazaronis de Provence, vous paroiſſoit l'homme le plus éloquent, vous le mettiez au rang des ſauveurs de la patrie.

Vous prépariez des couronnes aux Barnave, au Pethion, au Robespiere, au curé de Souppe & au curé Grégoire.... les déſerteurs de la nobleſſe étoient ſur-tout l'objet de votre enthouſiaſme, vous ne doutiez pas des vertus de ces grands hommes, qui venoient de trahir leur ſerment: les d'Aiguillon, les Menou, les Lameth & les imbéciles qui les ſuivoient, & le duc qui les conduiſoit; tous ces gens-la vous paroiſſoient mériter des autels; vous ne doutiez pas qu'ils ne fiſſent de la France un paradis terreſtre.

Vous êtes maintenant détrompés, vous vous,

plaignez, vous dites que l'assemblée nationale a achevé de ruiner les finances.

Eh ! que vouliez-vous donc qu'elle fît ? il n'y avoit pas, dans cette assemblée, un seul homme qui les eût étudiées ; aviez-vous imaginé que des curés de Gascogne, des avocats de Brive-la-Gaillarde, & des juges de Quimpercorentin, auroient reçu de la nature la science innée ; qu'ils sauroient calculer des emprunts ou des impôts, organiser une banque, rappeller cette confiance fugitive, qu'un rien éloigne, & que les plus grands efforts ne peuvent ramener.

Aviez-vous pensé que ces petits rois, fiers de la place qu'ils occupoient, n'attribuant les suffrages qu'ils avoient obtenus qu'à leur mérite transcendant, voudroient se laisser instruire comme des écoliers. Ils ont ruiné les finances, parce qu'il est nécessaire qu'on les ruine quand on veut les gouverner & qu'on n'y entend rien.

Y avoit-il l'apparence de la raison à croire qu'une assemblée où vous aviez entassé douze cens personnes, qu'une assemblée parconséquent

bien agitée, bien tumultueuſe, pût, au milieu du tapage, des cris, & du bruit de la ſonnette, délibérer ſagement des projets hériſſés de calcul; avouez, Meſſieurs, que c'eſt vous qui avez eu tort d'exiger de cette pauvre aſſemblée ce qu'elle n'étoit certainement pas en état de faire; soyez de bonne foi; ſi on donnoit à un de vos diſtricts les finances à rétablir, en viendroit-il à bout: eh bien! une aſſemblée nationale, organiſée comme la vôtre, n'eſt pas plus raiſonnable qu'un diſtrict; il ne peut y avoir de différence entr'eux que le nom.

Vous dites que la France, jadis tranquille, n'eſt plus qu'un vaſte théâtre de troubles, de pillage & d'incendies; que les municipalités, chargées de maintenir la tranquillité, s'arment les unes contre les autres, & ſont tous les jours prêtes à ſe combattre. Vous dites que la confuſion & le déſordre regnent à la place de cette police qui faiſoit reſpecter les loix, qui diſtinguoit votre patrie & que vos voiſins ne pouvoient s'empêcher d'envier.

Je conviens que vous avez raiſon de vous plaindre, mais ce n'eſt pas de l'aſſemblée, c'eſt

de vous-mêmes ; vous savez que la multitude est toujours aveugle, déraisonnable, insensée ; vous lui avez ôté au pouvoir exécutif la force qui lui étoit nécessaire pour la contenir.

Si un supérieur des petites maisons enlevoit aux gardiens leurs armes, pour les donner aux foux, qu'ils étoient chargés de contenir, ne seroit-il pas ridicule à lui de se plaindre des malheurs que son imprudence occasionneroit.

Les impôts n'étant plus acquittés, le paiement de vos rentes est retardé ; vous avez ôté au roi les moyens de se faire obéir ; ignoriez-vous que dans un gouvernement où des dettes énormes, obligent à lever des impôts accablans, & il n'y a que la crainte qui puisse faire exécuter les loix fiscales ; vous êtes ruinés, j'en conviens, mais vous l'êtes par votre faute.

La constitution qu'on vous a fabriqué est vicieuse, vous commencez à vous en appercevoir ; cet enfant de madame Target, n'est plus admiré que de sa maman ; il est critiqué par ceux même qui ont contribué à sa naissance ; pouvez-vous en être étonné ? comment vouliez-vous qu'une

bonne conſtitution, cet ouvrage ſi difficile, qui exige le génie d'un grand homme, & les méditations d'un ſage, que ce chef-d'œuvre de l'eſprit humain fut exécuté par une aſſemblé de douze cens individus qui ſont arrivés de toutes les parties de la France, qui ſe connoiſſent à peine, & qu'on a choiſis au haſard. Si vous avez imaginez que Me Target, Me Thouret, Me Chapelier étoient des Numa, des Licurges & des Solon, ce n'eſt pas la faute de ces meſſieurs; ils n'avoient aſſurément rien fait qui pût vous inſpirer une auſſi folle idée.

Vous n'avez pas un écu; l'argent manque dans cette ville, où il circuloit jadis avec tant d'abondance; vous êtes tous dans la miſere, & vous en accuſé l'assemblée nationale: vous avez tort, Meſſieurs les pariſiens, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes.

Vous avez voulu la bonne proportion; vous avez exigé la délibération en commun. Une aſſemblée, auſſi mal organiſée, ne pouvoit inſpirer aucune confiance aux capitaliſtes étrangers; envain a-t-elle promis d'acquitter les dettes; le cours des effets publics baiſſoit continuellement,

malgré la sanction ; les hollandois, les suisses, les génois retiroient les fonds qu'ils avoient placés chez vous, & l'or s'écouloit.

Vous avez trouvé fort joli, fort amusant de massacrer les Foulons, les Berthier ; les Fleffelle, les Launay, &c. ; vous ne parliez, sans cesse, que de tuer les nobles & les prêtres ; tous ces gens-là n'étoient, je l'avoue, que des aristocrates comme moi ; mais ils étoient riches, & vous viviez à leurs dépens ; vous les avez contrains à quitter la France : ils ont porté leur argent aux anglois, aux suisses, aux italiens ; & il n'est plus arrivé de numéraire à Paris ; j'en suis fâché pour vous, mais c'est votre faute.

Vous disiez publiquement que si l'on tentoit une contre-révolution, vous égorgeriez tous les nobles, toutes leurs femmes & tous leurs enfans : ce propos étoit aussi insensé qu'atroce ; si une troupe de fous avoient fait une conspiration dans Paris, quel rapport ces extravagans, qui ne pouvoient pas réussir, eussent-ils eu avec le reste de la noblesse qui n'auroit pas été de la conjuration.

Vous frémissez, en lisant dans l'histoire le massacre de la Saint Barthélemi; les détails de cette nuit épouvantable, où des citoyens égorgeoient leurs freres, où l'innocent confondu avec les coupables, étoit massacré comme eux; vous rougissez des crimes de vos peres; cependant vous annonciez, de sang-froid, des projets aussi détestables, & vous n'étiez même pas justifiés par ce fanatisme de religion qui égaroit vos ancêtres: vous menaciez de la mort des hommes à qui vous n'aviez rien à reprocher; s'ils ont fui d'une ville, où leurs jours n'étoient pas en sûreté; s'ils n'apportent plus à vos marchands, à vos ouvriers, le tribut de leurs richesses, à qui devez-vous vous en prendre, si ce n'est à vous-mêmes. On n'est jamais injuste & barbare impunément.

On vous a trompé, direz-vous, je le sais, & c'est-là votre excuse; mais, comment avez-vous pu être assez crédules pour donner votre confiance à ces chefs, dont la ridicule politique se réduit à vous annoncer tous les jours des conspirations & des dangers qui ne se réalisent jamais.

Comment pouvez-vous croire ces malheureux

folliculaires qui vous débitent tous les matins des menſonges abſurdes ? Redevenez ce que vous avez été, un peuple doux & paiſible, que votre ville ſoit un aſyle aſſuré; ne parlez plus de maſſacres, & au bout de quelque temps vous verrez revenir dans vos murs les citoyens qui les ont abandonnés, & le peuple pourra jouir encore de cette aiſance qu'il a perdue, & que la miſere commence à remplacer.

Les propriétaires murmurent des impôts dont on vient de ſurcharger les terres; le commerce gémit de la ſtagnation où il eſt tombé, depuis un an; les manufactures ruinées ſe plaignent qu'on ne les protege point, qu'on ne leur accorde point d'encouragement; eſt-ce la faute de l'aſſemblée nationale ? Regardez cette majorité qui décide; qui voyez-vous ? quelques nobles ruinés dont les propriétés n'appartiennent plus qu'à leurs créanciers, des avocats & des juges ? vous n'appercevez parmi eux ni ces grands négocians, qui pouvoient ſeuls inſtruire la nation des véritables intérêts du commerce; ni ces chefs de manufactures, repréſentans nés de cette multitude de françois qui vit des produits d'une induſtrie utile.

Les repréſentans que la nation s'eſt donnés connoiſſent-ils les moyens de créer en France le commerce du Nord, dont l'Angleterre & la Hollande ſe ſont emparés depuis ſi long-temps? ſont-ils capables d'apprécier les ſervices que nous rend cet ordre religieux & militaire, qui protège le commerce du Levant contre les pirateries des barbareſques.

. . . . . .

A peine ſavent-ils que la France, par ſa poſition géographique, eſt deſtinée à ſervir d'entrepôt, d'intermédiaire aux échanges des denrées du Nord, & des riches productions du Midi de l'Europe. Ils ne connoiſſent ni les moyens que le holandois habile employa jadis pour s'aſſurer cet entrepôt, ni les loix vicieuſes qui nous privent des avantages de notre poſition, ni les lois les plus ſages qui nous aſſuroient cette ſource abondante de richeſſes; ils n'ont ſu ni ménager, ni conſerver, ni contenir nos colonies: doit-on leur en faire un crime? Que pouvoit-on attendre de ces curés qui n'ont lu que leur bréviaire, qui n'ont étudié que le labourage de leur paroiſſe? Que pouvoit-on eſpérer de ces avocats qui ne feuilletoient que la coutume de leur canton, qui ne ſortoient de leur cabinet

que pour aller à l'audience ? étoient-ce de pareils repréſentans qui pouvoient défendre, avec ſageſſe, les intérêts d'un peuple agriculteur, induſtrieux & commerçant ?

François, gémiſſez de vos malheurs, mais ne les imputez qu'à vous-mêmes ; votre imprudence, vos choix irréfléchis ont tout fait ; ſi les repréſentans ſont incapables, c'eſt la faute des repréſentés ; pourquoi les ont-ils choiſis ?

Quand vous rencontrez un duc & pair, vous admirez la déclaration des droits de l'homme, vous êtes enchantés de l'égalité qu'elle établit entre les citoyens ; mais vous n'êtes plus du même avis, quand vous éprouvez ce que vous appellez l'INSOLENCE & la POPULACE. Faites comme moi, Meſſieurs ; je ſuis un des ci-devant privilégiés ; le fiacre dont je me ſervois, m'appelloit mon capitaine ; il ne m'appelle plus que mon bourgeois, & je m'en conſole ſans peine : ſuivez mon exemple, & ne vous affligez pas, quand il vous appellera mon camarade.